

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 39

Artikel: Le devoir : ou la pipe à Girard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA SERPEINT DAU BOSSATON

L'ÉTANT dou frâre, oï ma fâi ! dou frâre, quand bin on l'arâi pas de. Lo premi, Prinmor, ètai asse chet qu'on ètalla et on bocon crapin ; ne sè cozâi pas pî à medzî et à bâire. L'autro, que l'avâi à nom Sèlâo, l'ètai riond quemet 'na tiudra, rodzo quemet on motchâo de catsetta d'Etalien, et gras quemet 'na serveinta de boutsî. Faut vo dere que cougnessâi lè bon verro, lè bon bocon et que lâi profitâvant.

Prinmor et Sèlâo l'ètant per indèvis et fasant dâi vegne. Quand l'è qu'on ètai âi veneindze, tote lè z'année reimplissiant on bin galè bossaton de bon, dau tot crânô et l'avant quasu po lau bâire de tot lo sailli, hormi que du la dou z'an que lo bossot s'ètai trovâ chet dza de boun' hâora âo tsautemps. Nion ne lâi avâi rein comprâ, dein ti lè casse pas Prinmor, que sè dêsâi :

— Lo bossaton l'a j'ètai reimplia quemet dè cotouma. On lâi a met la boîte dein lo mâi de fèvrâ et l'è vouïdo âo mâi d'avri. Que dau diabblio lâi a-te z'u ?

Et sè fasâi mau à la lita dau tant que tserstive iò son cliâ l'avâi passâ. Ma l'ètai tot por rein, lâi vayâi rein que dau fu ; et cein lo minâve.

Por quant à Sèlâo... Sacré Sèlâo ! l'è pas por rein que l'avâi tant bouna mena : ie fifâve ein catson lo bossaton. Eh va ! S'ètai fabrequâ on tuyau avoué dau couchouque nâi, que l'allâve tot juste pè la bonde et pu, quand Prinmor ètai via, hardi : fifa Sèlâo ! Faillâi lo vère.

Lâi avâi dza duve veneindze que clii commerce dourâve et nion lâi avâi rein vu.

Quaque dzor aprî lo bounan, tot parâi — lo bossot l'avâi èta rasâ âi veneindze et on lâi avâi pas oncora terî à la boîte — vaiçé Prinmor que va à la câva po vère se lè truffe sè gatâvant bin. Passé dan pè vè lo bossaton et que vai-te ? Eh ! mon Dieu te possibillio ! oquie que lâi a fè tant pouâre qu'ein è oncora tot bièvo.

L'ètai onn' affère nâi quemet de la pèdze de cordagnî, et grand quemet on ècourdjâ, que l'ètai einfata dein lo perte dau bossot. Dèvessâi fîre onna granta serpeint, prau su. Dein ti lè casse, Prinmor sè peinsè : « L'è clii bîta que bâi noutron novî. Faut tatsî de la tyâ, ma sè faut veilli. » Adan, l'eimpougne on dordon que l'ètai vè lè tsau dâi truffe, va à pas d'ètsergot tant que vè la vouivra, lâive lo chèton avoué lè dou brè et baille su la bîta onn' èpèluâie à frèsa lo bossaton... era !...

La serpeint sè tor on bocon, fâ : « ouaf » et lo pouro Prinmor reçâi pè la frimousse on eimbardjâ de pesse que sè sauve d'onna cambâie à la cousena, iò traôve Sèlâo.

— Mon pouro frâre, que lâi fâ, lâi a 'na granta serpeint que bâi à noutron cliâ. Lâi è fotu onna dzevatâie, mâ m'a tant pesî contro qu'ein su oncora tot mou. Vin vai vère.

Mon Sèlâo pètâve minço, câ clii serpeint l'ètai bo et bin son tuyau de couchouque que l'avâi âobillia de remouâ, quand l'ètai z'u fifâ. Ne fâ ne ion ne dou ; châteo lo premi avau lè z'ègrâ, eimpougne lo tuyau et lo for dein sa catsetta et pu ie fâ ètat de tserstî per derrâi.

— Ie vint de s'èinfatâ perque, que fasâi à Prinmor que l'arrevâve pî ora, tot moïndro, l'è vussa. L'è li que no vouthîve noutron bossot. L'ètai bo et bin onna serpeint.

Et faut crère que l'ètai onna serpeint qu'avâi rido sâi por cein que, quand l'ant guegnî lau vase, l'ètai quasu vouïdo.

L'è du ci teimps qu'on appelle lè tuyau de couchouque lè *serpeint dau bossaton*.

MARC A LOUIS.

Le tarif. — Un joueur d'orgue de barbarie moud un air du *Trowère*. On lui donne dix centimes. Le mendiant ramasse sa pièce et se remet à jouer.

Signe désespéré du bailleur des dix centimes.

Le joueur s'arrête et demande :

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec vos signes : que je continue ou que je m'arrête ?

— Allez vous en...

— Pardon... pour dix centimes, je joue un autre morceau, pour m'arrêter, mon tarif, c'est trente centimes.

LE DEVOIR

ou la pipe à Girard.

Il y a quelques années, M. Georges Chaudey, prononçant un discours à la distribution des prix du Lycée Henri IV, à Paris, et faisant l'éloge du devoir, a cité le joli trait suivant. C'est l'évocation d'un souvenir de collège, en l'année terrible. Laissons-lui la parole.

Je sais bien ce que vous pourrez m'objecter : En ces temps de divergences politiques, philosophiques, religieuses, le choix du devoir est difficile ! Non... Si c'est la conscience qui choisit !... je ne dis pas une conscience infatuée qui adopte sans examen tout ce qui flatte ses visées plus ou moins troubles... Je parle d'une conscience en éveil, soucieuse du droit d'autrui, craintive de toute injustice nourrie aux sources immuables de la conscience universelle...

Cette conscience-là est un guide qui n'égare jamais l'homme qui pense.

Et, pour vous donner un exemple de ce choix du devoir par la conscience, laissez-moi remonter encore à cette cruelle année où nous vîmes de si funestes, mais aussi de si grandes choses.

Mon héros s'appelait Girard. Il était en mathématiques, lors de la déclaration de la guerre. Il s'engagea aussitôt, fit toute la campagne, vit le feu, se battit superbement et, quand la paix fut signée, revint tout modestement troquer sa tunique de soldat pour sa tunique d'écolier !

Un écolier qui s'était battu ! Je vous laisse à penser, mes amis, si nous l'admîrions sans réserve ; non qu'il se fit admirer !... c'était la simplicité même : Il avait dépouillé à la porte du collège tout son appareil militaire !... Mais... il avait gardé... sa pipe !... Sa pipe devint, sous ce préau même, où nous sommes, le sujet d'un gros scandale !...

C'est ici qu'il la fumait ! Le maître surveillant de la cour voulut la lui confisquer. Je ne saurais, quoique fumeur, adresser un blâme à ce maître. Un lycée, convenez-en, ne saurait être une tabagie... Mais Girard n'en bondit pas moins. Confisquer sa pipe ! sa bonne pipe des champs de bataille, allons donc !... Et il s'éloigna en fumant.

Le maître n'insista pas et s'en fut soumettre le cas au surveillant général. Le cas parut délicat. Girard était un jeune élève, mais c'était un vieux soldat. Le traiter comme un gamin eut semblé une inconvenance, et c'est ce que notre surveillant exposa à notre censeur, qui, touché des mêmes scrupules, voulut que son chef hiérarchique intervint personnellement.

Ce fut donc notre cher proviseur, M. Denis, l'homme le plus juste que j'ai connu, qui vint ici trouver Girard et, devant tous les élèves très curieux et faisant cercle, lui adressa paternellement ces paroles qui, à mon sens, valent le jugement de Salomon :

— Mon enfant, vous avez été soldat ; je ne peux plus vous punir comme un collégien !... vous tenez à votre pipe, gardez-la ; je vous autorise à fumer ; seulement, je vous rappelle que, d'après le règlement, ceux de vos camarades qui voudraient suivre votre exemple seraient immédiatement punis.

Girard eut les larmes aux yeux et, présentant à l'excellent M. Denis l'objet du litige, lui dit :

— Tenez, monsieur le proviseur, voilà ma pipe, gardez-la !... mais ayez-en bien soin !... car elle a fait la campagne !

« Dieux immortels ! — s'écriait Thales — enseignez-moi mon devoir. Quant à le remplir, je m'en fie à ma volonté ! »

Ici, ce fut l'immortelle conscience qui donne la leçon des dieux ! Girard avait le droit de fumer, puisque son directeur même lui disait : « Je vous le permets ». Une conscience égoïste se fut contentée de ce droit. Mais elle eut froissé alors cette conscience universelle dont je vous parlais tout-à-l'heure. Et pour ce délicat, le droit devint insuffisant. Il lui substitua le devoir.

Pas d'accord. — Dans un village de la banlieue, un propriétaire fit coller sur la clôture de son jardin une affiche manuscrite ainsi libellée :

« Avis. — La nuit dernière, on a volé les poires du jardin. Le voleur est informé qu'il y en a encore et qu'il fera plaisir au propriétaire en venant les chercher. »

Le lendemain matin, l'affiche était arrachée et remplacée par la suivante :

« Avis. — Le voleur remercie infiniment le propriétaire. Il n'a pas pris les poires qui restent parce qu'elles ne sont pas mûres ; il regrette d'ailleurs d'avoir volé les autres qui étaient véreuses. »

POUR LA PATRIE !

Sous ce titre, M. Rychner-Rapin, à Lausanne, a publié, à l'occasion du 1^{er} août, des vers issus de son cœur de patriote et de philanthrope. Ce poème — mis en vente au bénéfice d'orphelinats, d'infirmeries, d'asiles et autres institutions de bienfaisance — en est à son 11^e mille. Un acheteur a adressé à l'auteur les vers que voici :

Veuillez trouver inclus, cinq sols, en timbres verts, C'est ce que je vous dois, paraît-il, pour vos vers ! Ah ! qu'en termes heureux votre pensée est dite, Permettez, cher Monsieur, qu'on vous en félicite ? Mais la forme n'est rien, c'est le fond qui fait tout, Et je veux espérer qu'on vous lira partout, Partout où vibre encor un cœur de patriote. Du vieillard cacochyme à l'enfant en culotte, De l'opulent banquier à l'ouvrier tout noir, Les vrais Suisses liront, sous la lampe, le soir, Les vers si bien tournés, du petit opuscule Que vous nous présentez sous forme minuscule ; Mais qui, grand par le cœur, fera bien des heureux, Puisque *Pour la Patrie !* est pour les malheureux.

Georges KRIEG.

Façon d'entente. — Une amie de la mariée la félicite et lui dit :

— Ton union repose, je l'espère, sur une similitude de goûts ?

— Oh ! assurément ! mon fiancé ne m'aime pas et je ne peux pas le souffrir.

Les Horaires. — Déjà les arbres perdent leurs feuilles, les hirondelles partent, les rôtisseurs de châtaignes vont arriver et les nouveaux horaires ont paru depuis huit jours. C'est l'automne, décidément. Mais, avant les frimas, il reste encore bien des beaux jours derrière la montagne, comme dit l'adage, des dimanches où l'on pourra encore excursionner en famille. Seulement, n'oublions pas l'horaire, et disons-nous qu'un des plus pratiques, c'est l'*Horaire du major Davel*, des Hoirs d'Ardrien Borgeaud, à Lausanne.

Ingénuité. — Un monsieur de soixante ans bien sonnés voulait embrasser une jeune fille. Elle s'y refusait.

— Voyons, mademoiselle, vous pouvez embrasser une personne de mon âge sans crainte de pêcher.

— Mais, monsieur, répondit ingénument la jeune fille, c'est justement pour cela que je ne veux pas vous embrasser.